

sors que l'empereur son rival tirait de son nouvel empire colonial, et il exprima par un plaisant sarcasme le désir de voir la clause du testament d'Adam qui octroyait à ses frères de Castille et de Portugal le droit de se partager le Nouveau-Monde. Avila trouva moyen de faire parvenir en secret à la cour d'Espagne ses lettres, le plus important objet de sa mission (9).

Dans l'intervalle, les affaires avaient pris en Espagne une tournure plus favorable à Cortés. On pourrait s'étonner que les brillants exploits du conquérant du Mexique eussent si peu fixé l'attention du gouvernement espagnol ; mais le pays était alors agité par la terrible lutte des *comuneros*. Le souverain était en Allemagne, trop absorbé par les soucis de l'empire pour songer aux affaires de son royaume. Les rênes du gouvernement étaient dans les mains d'Adrien, le précepteur de Charles, que ses habitudes ascétiques et studieuses rendaient plus propre à diriger un cloître qu'à remplir successivement les postes les plus importants de la chrétienté, d'abord comme régent de Castille, plus tard comme chef de l'Église. Toutefois l'indécis et temporisateur Adrien n'eût point passé si longtemps sous silence les importants services de Cortés, sans l'hostile intervention de Velasquez, gouverneur de Cuba, soutenu par Fonseca, évêque de Burgos, le personnage le plus influent de l'administration des colonies. La position élevée de ce prélat lui donnait une autorité sans contrôle dans toutes les questions relatives aux Indes, et il l'avait exercée dès l'origine, comme nous l'avons vu, de la manière la plus préjudiciable aux intérêts de Cortés. Il eut alors l'adresse d'obtenir du régent une ordonnance qui devait causer la ruine du conquérant à l'heure même où sa grande entreprise était couronnée d'un plein succès. Cette ordonnance, après avoir récapitulé les torts de Cortés envers Velasquez, nommait un commissaire chargé de pleins pouvoirs pour visiter le pays, soumettre la conduite du général à

(9) P. Martyr, *ubi sup.* Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 169.

une enquête, le suspendre de ses fonctions, l'arrêter même, et séquestrer ses biens jusqu'à ce que le bon plaisir de la cour de Castille fût connu. Cette ordonnance fut signée par Adrien à Burgos, le 11 avril 1521, et contresignée par Fonseca (10).

L'individu choisi pour remplir une tâche aussi délicate que celle d'arrêter Cortés et de le mettre en jugement sur le théâtre même de ses conquêtes, au milieu de son camp, se nommait Christoval de Tapia, *veedor*, ou inspecteur des fonderies d'or de Saint-Dominique. C'était un homme faible, vacillant, aussi peu fait pour lutter avec Cortés dans les affaires civiles, que Narvaez les armes à la main.

Le commissaire débarqua en décembre à Villa-Rica ; mais il fut reçu froidement par les magistrats de la ville ; on contesta la valeur de ses lettres de crédit sous prétexte de quelque vice de forme. On lui objecta en outre que sa mission était fondée sur des rapports évidemment faux ; et malgré la lettre de compliments où Cortés le félicitait, à titre d'ancien ami, sur son heureuse arrivée, le *veedor* reconnut bientôt qu'il ne lui était permis ni de pénétrer dans le pays ni d'exercer aucun contrôle à Villa-Rica. Il aimait l'argent : Cortés, qui connaissait le faible de « son ancien ami, » offrit de lui acheter ses chevaux, ses esclaves et son équipage à un prix très-séduisant. Les rêves d'une ambition désappointée s'évanouirent peu à peu devant l'avarice. Le commissaire, déçu dans ses premiers desseins, consentit à se rembarquer pour Cuba, bien pourvu d'or, sinon de gloire, et armé de nouveaux chefs d'accusation contre les mesures arbitraires de Cortés (11).

(10) L'ordonnance conférait aussi des pouvoirs semblables pour ouvrir une enquête sur la manière dont Narvaez avait traité le licencié Ayllon. Ce document tout entier est cité dans une déposition rédigée par le notaire Alonzo de Vergara, et où sont exposés les actes de Tapia et de la municipalité de Villa-Rica. Elle est datée de Cempoalla, 24 décembre 1521. Le manuscrit fait partie de la collection de don Vargas Ponce, dans les archives de l'Académie d'Histoire à Madrid.

(11) *Relacion de Vergara*, Ms. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 309-314. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

Les *regidores* de Mexico et d'autres lieux s'opposèrent à ce que Cortés

Resté ainsi en possession d'une autorité sans conteste, le commandant espagnol poursuivit avec une nouvelle vigueur ses plans pour l'affermissement de ses conquêtes. Les Panucheses, peuple guerrier des bords du Panuco, sur les côtes de l'Atlantique, avaient pris les armes contre les Espagnols. Cortés pénétra dans leur pays à la tête d'une force considérable ; il les défit dans deux batailles rangées, et après une rude campagne, il les réduisit à la soumission.

Une nouvelle insurrection fut plus sévèrement châtiée. Les Panucheses se soulevèrent contre les Espagnols, massacrèrent cinq cents de leurs oppresseurs, et menacèrent de détruire la colonie voisine de San Estevan. Cortés ordonna à Sandoval de marcher contre les insurgés ; cet officier, après une campagne signalée par d'incroyables souffrances, acheva la déroute des barbares, fit quatre cents de leurs chefs prisonniers, et après avoir observé les vaines formalités d'un jugement, il les condamna tous au bûcher ou au gibet. « Par ce moyen, dit Cortés, et Dieu soit loué ! la sécurité des Espagnols fut assurée, le calme et la paix rendus à la province (12). » Il avait oublié de parler dans sa lettre de l'indigne traitement de Guatemozin. Mais la manière naïve et sans détour dont il raconte toutes les autres particularités à l'empereur, prouve qu'il n'attachait aucun blâme à cet acte : c'était le juste châtement de la *rébellion*, mot qui a servi d'apologie à plus d'atrocités que tout autre mot, celui de *religion* excepté.

Dans cet intervalle, la grande question relative à Cortés et à la nouvelle colonie avait reçu une solution définitive. Le général aurait infailliblement succombé sous les attaques perfides et implacables de ses ennemis, sans la vigoureuse inter-

quittât la vallée pour aller à la rencontre de Tapia, sous prétexte que sa présence était nécessaire pour en imposer aux indigènes. (Ms., Coyoacan, dec. 12, 1521.) Le général ne manqua pas de céder à la justesse d'une remontrance qu'il avait sans doute suggérée.

(12) « Como ya (loado Nuestro Señor) estaba toda la provincia muy pacífica, y segura. *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 367.

vention d'amis puissants dévoués à ses intérêts. On peut citer entre autres don Martin Cortés, le père du conquérant, homme plein de sens et d'habileté (13), et le duc de Bejar, noble puissant qui dès l'origine avait épousé chaudement sa cause. Ils finirent par convaincre le timide régent que les mesures prises par Fonseca étaient préjudiciables aux intérêts de la couronne. Ordre lui fut donné de cesser d'intervenir dans tout ce qui regardait Cortés.

Tandis que le prélat exaspéré dévorait son affront, les deux commissaires, Tapia et Narvaez, débarquaient en Castille. Le dernier, après la prise de la capitale, avait reçu de Cortés l'ordre de se rendre à Cojohuacan, où ses manières rampantes contrastèrent avec les grands airs qu'il s'était donnés à son arrivée dans le pays. Admis en présence de Cortés, il s'agenouilla et voulut lui baiser la main ; mais le général le releva, et le traita avec beaucoup d'égards pendant son séjour au quartier général. Il permit peu de temps après à son malencontreux rival de retourner en Espagne, où Narvaez se montra, comme on pouvait le prévoir, un de ses ennemis les plus acharnés (14).

Ces deux personnages, appuyés par le prélat mécontent, produisirent leurs diverses accusations contre Cortés avec toute la violence que peuvent inspirer la soif de la vengeance et la vanité mortifiée. Adrien n'était plus en Espagne ; il avait été appelé à remplir le siège de saint Pierre ; mais Charles-Quint, après une longue absence, était de retour dans ses états héréditaires, en juillet 1524. Le jeune empereur, placé entre les accusateurs de Cortés d'une part et ses apologistes de l'autre, ne sachant auquel entendre, inhabile à décider lui-même la question, s'en remit à une commission choisie tout exprès. Les membres en furent tirés en partie du conseil privé,

(13) La collection de manuscrits de Muñoz contient une procuration donnée par Cortés à son père, et qui l'autorise à suivre et à conduire toutes les négociations avec l'empereur ainsi que tous les procès avec les particuliers.

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

en partie du conseil des Indes; et ce tribunal, présidé par le grand chancelier de Naples, offrait toutes les garanties d'intégrité et de sagesse (15).

Les deux parties furent écoutées avec une patiente impartialité. Les ennemis de Cortés l'accusaient de s'être approprié et d'avoir finalement détruit la flotte que lui avait confiée Velasquez, flotte équipée aux dépens du gouverneur de Cuba et d'avoir ensuite usurpé le pouvoir, au mépris de la prérogative royale. Ils l'accusaient d'avoir détourné les trésors des rois mexicains, de n'avoir remis à la couronne qu'une faible partie de ce qui lui était dû; d'avoir dissipé les revenus des pays conquis en inutiles ou ruineuses entreprises, et surtout en reconstruisant la capitale sur un plan inouï de prodigalité; de poursuivre en un mot un système de violence et de rapine, sans égard pour les intérêts publics, et dans le seul but de son agrandissement personnel. On lui reprochait enfin le traitement qu'avaient essuyé Narvaez et Tapia, légalement nommés pour le remplacer, sa cruauté envers les indigènes, et surtout envers Guatemozin.

En réponse à ces graves accusations, les amis de Cortés établissaient qu'il avait payé les deux tiers des frais de l'expédition. Velasquez n'avait autorité que pour trafiquer, non pour établir une colonie; et pourtant les intérêts de la couronne exigeaient impérieusement qu'il en fût fondé une. L'armée s'était donc vue dans l'obligation d'assumer ce pouvoir; mais elle avait aussitôt soumis ses actes à l'approbation de l'empereur. La rupture avec Narvaez ne pouvait être imputée qu'à cet officier, puisque Cortés était disposé à le recevoir amicalement, si les violentes mesures de son rival, mettant l'expédition en péril, ne l'avaient contraint d'agir autrement.

(15) Sayas, *Anales de Aragon*. Zaragoza, 1666, cap. 63, 78.

Il suffit, pour garantir le caractère honorable des membres de cette cour, de citer le nom du docteur Galindez de Carbal, jurisconsulte éminent, au service de Ferdinand et d'Isabelle, dont il avait possédé toute la confiance.

La réception faite à Tapia se justifiait par les arguments opposés à cet officier par la municipalité de Cempoalla. Quant aux violences dont Guatemozin avait été victime, la responsabilité en appartenait tout entière à Alderete, le trésorier royal, instigateur des soldats en cette circonstance. Les remises faites à la couronne, comme on le prouva clairement, loin d'être au-dessous du cinquième légal, l'avaient de beaucoup dépassé. Si le général avait dépensé les revenus du pays dans des entreprises coûteuses et pour la reconstruction de la capitale, c'était dans l'intérêt général, et il avait contracté ainsi d'énormes dettes en engageant tout son crédit. Les amis de Cortés étaient donc loin de nier que, dans le même esprit d'avenir, il ne reconstruisit Mexico sur un plan digne de la métropole d'un opulent et vaste empire. Ils firent ressortir les entraves constamment suscitées à Cortés par le gouverneur de Cuba, et surtout par l'évêque de Burgos, qui loin de prêter au conquérant l'aide qu'il était en droit d'attendre de lui, avait découragé le recrutement, arrêté les subsides, mis sous le séquestre sa propriété particulière, et faussement représenté ses remises à la couronne comme venant du gouverneur de Cuba. En un mot, l'évêque de Burgos avait semé de tant d'obstacles la carrière de Cortés, qu'on l'avait entendu dire: « Il m'a été plus difficile de lutter contre mes compatriotes que contre les Aztèques. » Ils conclurent, en faisant ressortir les brillants résultats de l'expédition, par demander au conseil s'il se sentait le courage de déshonorer l'homme qui, en présence de pareils obstacles, et presque réduit à ses seules ressources, avait conquis à la Castille un empire tel que n'en possédait aucun potentat européen (16).

Ce dernier argument fut irrésistible. Quelque irrégularité qu'on pût signaler dans la conduite de l'entreprise, personne ne pouvait nier la grandeur des résultats. Aucun Espagnol ne

(16) Sayas, *Anales de Aragon*, cap. 78. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, l. 4, cap. 3. *Probanza en la Villa Segura*, Ms. *Declaraciones de Puertocarrero y de Montejo*, Ms.

pouvait être insensible à la honte de se montrer ingrat pour de si grands services. Il y avait trois Flamands parmi les membres du conseil, mais il ne paraît pas y avoir eu de différence d'opinions. Il fut décidé que ni Velasquez ni Fonseca n'auraient désormais à se mêler des affaires de la Nouvelle-Espagne. Les difficultés du premier avec Cortés furent considérées comme une cause toute civile et du ressort des tribunaux ordinaires. On confirma tous les actes de Cortés. Il fut créé gouverneur, capitaine général et grand juge de la Nouvelle-Espagne, investi du pouvoir de nommer à tous les emplois civils et militaires, et d'éloigner du pays toute personne dont le séjour au Mexique lui semblerait préjudiciable aux intérêts de la couronne. Cette décision du conseil fut ratifiée par Charles-Quint, et l'ordonnance qui investissait Cortés de ces amples pouvoirs signée par l'empereur à Valladolid, le 15 octobre 1522. Le traitement assigné au nouveau gouverneur lui permettait de maintenir son rang avec la dignité convenable. Les principaux officiers furent récompensés par des honneurs et des émoluments considérables; les troupes, outre plusieurs privilèges de nature à flatter la vanité du soldat, reçurent la promesse d'importantes concessions de terres. L'empereur complimenta en outre l'armée dans une lettre écrite de sa main, où il se plaisait à reconnaître toute l'étendue de ses services (17).

À dater de ce jour, l'influence de Fonseca dans le conseil des Indes fut mise au néant. Il ne survécut pas longtemps à son chagrin, et mourut l'année suivante. Jamais homme ne fut en position de mieux servir son pays que l'évêque de Burgos. Pendant plus de trente ans, depuis ce qu'on peut appeler l'aurore des découvertes, sous Colomb, il exerça le plus absolu contrôle sur les affaires coloniales. C'était à lui, en conséquence, à donner une impulsion nouvelle à l'esprit d'entre-

(17) *Nombramiento de gobernador y capitán general y justicia mayor de Nueva-España*, Ms. Voyez aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 168.

prise et à protéger l'enfance des colonies. Loin de là, il fut une pierre d'achoppement pour tout progrès. Regardant d'un mauvais œil les illustres auteurs des découvertes nouvelles, il hérissait leur carrière d'obstacles. Telle avait été sa conduite envers Colomb : Cortés ne le trouva pas autre. Par une sage et généreuse politique, il pouvait placer son nom à côté de celui des grandes lumières de son siècle; mais il ne servit qu'à leur donner plus de lustre par le contraste de sa nature sombre et malveillante. Sa haute fortune prouve l'irrésistible ascendant qu'exerçait la profession ecclésiastique en Castille, au seizième siècle; elle pouvait seule élever à un poste si éminent un homme si peu capable de l'exercer, et l'y maintenir lorsque cette incapacité était devenue manifeste (18).

Les envoyés chargés de porter à Mexico la nomination de Cortés touchèrent en chemin à Cuba, où cette nouvelle fut proclamée au son de la trompette. Ce fut un coup mortel pour les espérances de Velasquez. Exaspéré par l'échec de ses plans, appauvri par les frais d'une expédition dont d'autres recueillaient les fruits, il avait espéré jusqu'alors le redressement de ce qu'il appelait ses injures : la vengeance pour être tardivo n'en aurait pas moins son heure. Ce long rêve était déçu; la lente et tortueuse procédure des tribunaux civils espagnols lui laissait peu de chance de réussite de ce côté. Ruiné, déshonoré aux yeux de la nation, le hautain gouverneur ne put se consoler de tant d'humiliation. Il tomba dans une sombre mélancolie, et mourut quelques mois après, de chagrin, s'il faut en croire ce que l'on raconte (19).

Le portrait qu'on fait ordinairement de Velasquez est peu flatteur. Las Casas parle pourtant de lui en termes favorables, et lorsque les préjugés de l'évêque de Chiapa ne sont

(18) Le portrait de Fonseca a été tracé par la même main qui a tracé celui de Colomb. (Irving, *Vie et voyages de Colomb*, appendice, n° 32.) Ils iront ensemble à la postérité dans la belle page de l'historien. Mais Irving semble se servir de deux plumes aussi différentes que la plume d'or et la plume de fer que Paul Jove nous dit qu'il employait dans ses compositions.

(19) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

point en jeu, il n'y a pas de meilleure autorité que la sienne. Mais Las Casas avait connu Velasquez dans sa jeunesse: lorsque le missionnaire débarqua pour la première fois à Cuba, le gouverneur le traita avec courtoisie et l'admit même dans sa confiance. On comprend que cette condescendance d'un homme de noble naissance et d'un rang élevé ait produit une vive impression sur le pauvre ecclésiastique. La plupart des récits du temps le représentent comme un homme hautain, irascible, jaloux de son autorité, avide de richesses. Il se querrela avec Grijalva, le prédécesseur de Cortés, sans cause apparente. Il n'avait pas plus de raison pour rompre avec Cortés avant que celui-ci mit à la voile. Il se proposait deux buts incompatibles: il voulait recueillir les lauriers et les fruits matériels de batailles gagnées, de découvertes faites par d'autres. Un faible esprit pouvait seul accepter de pareilles conditions du gouverneur; mais un faible esprit eût été incapable de mener à bonne fin une telle entreprise. La nomination de Cortés le mit pour toute sa vie dans une fausse position, qu'empirèrent encore tous ses efforts pour en sortir.

La nouvelle de l'ordonnance de l'empereur qui maintenait la suprême autorité de Cortés dans la Nouvelle-Espagne fut accueillie par des acclamations générales. L'armée se réjouit d'avoir enfin obtenu non-seulement une amnistie pour les irrégularités passées, mais un témoignage de reconnaissance pour ses services. La nomination de Cortés rendit pour un moment le calme à son esprit et ouvrit une plus vaste carrière encore à ses entreprises futures. Les soldats, comptant leurs cicatrices et mesurant la reconnaissance de la cour d'Espagne aux services rendus, s'abandonnaient aux plus enivrantes visions. Le réveil devait être triste après ces songes d'or.

CHAPITRE II.

LA MODERNE MEXICO. — ORGANISATION DU PAYS.
— CONDITION DES INDIGÈNES. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS.
— CULTURE DU SOL. — VOYAGES ET EXPÉDITIONS.

1522 — 1524.

Moins de quatre ans après la destruction de Mexico, une nouvelle ville sortait de ses ruines, inférieure peut-être en étendue à l'ancienne capitale, mais plus forte et plus magnifique. Elle occupait si exactement le même terrain, que *la plaza mayor*, ou grande place, était située dans le lieu couvert autrefois par le grand *teocalli* et le palais de Montézuma. Les principales rues partaient, comme autrefois, de ce point central, et traversant toute l'étendue de la ville, aboutissaient aux principales chaussées. Toutefois de grands changements avaient eu lieu dans l'architecture. Les rues avaient été élargies, un grand nombre de canaux comblés, et les édifices construits sur un plan mieux adapté aux goûts et aux besoins d'une population européenne.

Sur l'emplacement du temple du dieu Mars aztèque s'élevait la majestueuse cathédrale de Saint-François; et pour compléter en quelque sorte le triomphe de la croix, les images brisées des dieux aztèques étaient entrées dans les fondements de l'église (1). Dans un coin de la place, sur le terrain occupé autrefois par le palais des oiseaux, un couvent franciscain, splendide bâtiment, fut élevé, peu d'années après la conquête, par un frère laïque, Pedro de Gante, fils naturel, dit-on, de Charles-Quint (2). Dans un angle opposé de

(1) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 4, cap. 8.(2) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 271. De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 38.